

BIEN SÛR PRODUCTIONS & LOVE IS IN THE AIR
PRÉSENTENT

→ PARIS — BERLIN — BUDAPEST — BELGRADE

INTERRAIL

← NOVALJA — THESSALONIQUE — SOFIA ←

UN FILM DE
CARMEN ALESSANDRIN

BIEN SÛR
PRODUCTIONS

Love
is in
the
Air

NJJ
ENTERTAINMENT

orange
studio

SATHEO

APOLLO
FILMS

BIEN SÛR PRODUCTIONS & LOVE IS IN THE AIR
PRÉSENTENT

→ PARIS — BERLIN — BUDAPEST — BELGRADE —
INTERRAIL
— NOVALJA — THESSALONIQUE — SOFIA ←

UN FILM DE
CARMEN ALESSANDRIN

AU CINÉMA LE

11 JUILLET

VISA : 144 511 / DURÉE : 1H31 / IMAGE : SCOPE / SON : 5.1

DISTRIBUTION

APOLLO FILMS DISTRIBUTION
POUR LE COMPTE DE PATHÉ
ET ORANGE STUDIOS

JEANNE BILLAUD
Tel : 01 53 53 44 05
jbillaud@apollo-films.com
9, rue Casimir Perier - 75007 Paris
materiel.apollo-films.com

PRESSE

ANNE-SO RELATIONS MEDIA
ANNESOPHIE APARIS
anne-so@anne-so.fr
MELODY BENISTANT
melody@anne-so.fr
Tel : 01 80 86 70 10

BIEN SÛR
PRODUCTIONS

Love
is in
the
Air

NJJ
ENTERTAINMENT

orange
studio

PATHÉ

APOLLO
FILMS



SYNOPSIS

C'est l'histoire d'un groupe d'amis fraîchement bacheliers qui font le tour de l'Europe en Interrail... Un apprentissage de la liberté et du groupe, pas toujours compatible mais qui sera la base éternelle de leur meilleur souvenir.

Quoi de plus réjouissant que d'avoir son Bac ?

Lou, Malik, Fiona, Solal, Paul et Théo sont enfin libres ! Libres de faire ce qu'ils veulent et prêts à tout pour vivre le meilleur moment de leur vie. Ensemble, ils referment derrière eux la porte du lycée, pour partir à l'aventure.

C'est en train et à travers toute l'Europe que les six amis vont découvrir ce que c'est que de devenir adulte, au détour de rencontres et d'aventures qu'ils ne sont pas prêts d'oublier.



CARMEN ALESSANDRIN / RÉALISATRICE

ENTRETIEN

Comment est née l'idée de ce film ?

Très simplement, en faisant le même voyage que mes personnages à travers l'Europe avec Interrail. Je venais d'avoir mon bac, j'avais 19 ans et je suis partie avec une dizaine de copains du lycée. Je n'étais pas du tout excitée à l'idée de visiter les pays de l'Est. Ce n'était pas très exotique. J'imaginai du gris, rien à faire, des lieux dont on ne parle pas. Résultat, j'ai découvert un rythme de voyage très particulier et un univers très cinématographique : les paysages, les trains, de nouvelles cultures, de nouvelles langues. J'ai toujours gardé ce voyage dans un coin de ma tête. Je me disais « pourquoi personne ne fait un film sur ce sujet ? C'est stupide. Il y a vraiment quelque chose à raconter ».

Aborder ce thème du passage à l'âge adulte, ce n'est pas un choix de facilité quand on fait un premier film...

Surtout quand on y est encore ! Je me découvre et je doute chaque jour. En même temps, cette situation m'a permis de créer des liens avec mes comédiens. Je sais qu'ils m'ont accordé leur confiance parce qu'ils savaient que j'avais autant à prouver qu'eux. C'était une grande force pour faire ce film.

Pourquoi est-ce un sujet qui vous inspire autant ?

Parce que c'est une période dont on parle peu. L'adolescent et le jeune adulte sont des figures récurrentes du cinéma. Je trouvais que c'était important de dire aux gens qui sont dans l'entre-deux, « vous n'êtes pas seuls » : nous sommes tous un peu paumés et ce n'est pas très grave parce que ça passe.

Vous parlez d'une génération hyper connectée qui ne l'est finalement pas tant que ça quand elle est loin de chez elle...

Tout à fait. Je voulais créer une espèce de boucle autour du voyage. C'est une bulle, une faille où le temps s'arrête, saisi entre l'excitation de la fin du lycée et la peur de l'après. Naturellement, au fur et à mesure du voyage, les personnages lâchent le lien vers le monde extérieur pour profiter pleinement de ce moment parce qu'ils savent qu'en septembre, la réalité va les rattraper. Qu'il va falloir retourner en cours et se séparer.

Est-ce un film qui s'adresse uniquement aux jeunes ?

Au contraire ! Ce parcours en train existe depuis plus de 40 ans et personne n'en parle. C'est assez intrigant d'avoir un outil aussi fantastique et économique pour voyager et de si peu communiquer dessus. Mon film possède un vrai pouvoir de nostalgie. Bien sûr que nous avons tous envie de faire des œuvres générationnelles mais je souhaitais avant tout parler d'un moment de vie que l'on traverse tous. Qu'on soit né dans les années 60, 70 ou même 2000, quand on a 18 ans, on est pétri de doutes. C'est universel. Le voyage c'est aussi la découverte de ce que l'on est et de ce que l'on a envie de faire. A 18 ans, c'est important de partir en voyage, de respirer et d'apprendre à se connaître au sein d'un groupe d'amis. C'est un voyage où l'on ne se lave pas beaucoup, avec beaucoup de promiscuité : soudain, enfermés dans 4m2 de couchettes, les caractères des uns et des autres se révèlent.

Quelle est la part de vécu dans le film ?

J'ai vécu les trains qui s'arrêtent au milieu de nulle part, le fait de devoir passer la frontière à pieds, égarer un ami en plein festival, les conversations avec des chauffeurs de trains turcs qui n'en ont rien à faire de toi... Le stop en pleine nuit, je n'aurais pas pu. Je suis trop peureuse. Ce sont deux Françaises qui m'ont raconté cette anecdote. Elles se sont faites prendre en stop par un homme qui ne parlait pas

leur langue. Il les a amenées chez lui, leur a donné à manger, les a fait dormir et le lendemain, leur a fait visiter la capitale. Quand on est en groupe, je crois qu'il faut se dire que l'inconnu n'est pas forcément dangereux.

Le voyage était déjà très présent dans votre travail photo...

En fait le voyage ne fait pas partie de mon travail : il fait partie de moi. J'ai commencé à m'intéresser au cinéma en faisant de la photo. Je me suis acheté un appareil quand j'étais en terminale et après mon bac, j'ai voulu partir découvrir le monde. J'ai exploré l'Inde pendant un mois et j'ai commencé à prendre quelques clichés. A mon retour, je suis partie en stage à New York avec un photographe pendant un mois. J'étais très seule donc je faisais beaucoup de photos. Je suis toujours en quête de découvrir de nouvelles cultures et de nouveaux paysages.

Est-ce que vous aviez des références de films « road trip » ?

Attention, mon film est un « rail trip » ! (Rires). Pour moi il y a *A bord du Darjeeling Limited* de Wes Anderson qui raconte aussi un voyage initiatique en train. C'est une figure rare au cinéma, le train. Pourtant c'est un outil fabuleux pour voyager avec ses yeux, ne pas juste aller d'un point A à un point B.

Comment s'est passé le travail d'écriture à deux ?

C'est mon producteur qui m'a présenté ma coscénariste Julie Manoukian. Le scénario est un mélange entre ma spontanéité et sa technique. On s'est beaucoup amusé en écrivant les dialogues du film, à essayer d'être au plus près du parler « djeuns ». Il fallait faire très attention cependant à ne pas être trop « typé » car les modes de langage passent vite.

Faire l'amour sur le mur de Berlin, sortir avec la chanteuse d'un groupe, prendre de l'ecstasy en boîte : on dirait la liste de choses à faire avant 30 ans !

Le cinéma doit faire fantasmer, même en parlant de la vie, évoquer toutes ces choses que l'on pense impossible à réaliser. C'est l'âge où il faut s'affranchir du « qu'en-dira-t-on ». Solal par exemple n'a pas peur du jugement des autres, il veut juste profiter de l'instant présent et vivre. 18 ans, c'est maintenant.

Comment se sont passés les repérages ?

C'était très intense ! Le voyage en lui-même coûte cher en terme de production. Donc, qui dit « pas d'argent », dit « réduction de temps » et qui dit « réduction de temps » dit qu'on devient fou. Nous avons fait les repérages en 15 jours : 6 pays, et quasiment une dizaine de décors par jour. C'est énorme. Je pense que j'ai perdu 5 kg pendant ces deux semaines. Mais j'ai réussi à m'entourer de gens qui étaient animés par le même désir et la même envie de faire au mieux. Se démener et prouver que ce n'est pas parce qu'on est jeune qu'on ne peut pas le faire. Nous étions nombreux à vivre notre « première fois » avec ce film. C'est grâce à cette énergie qu'on a réussi à le réaliser jusqu'au bout. C'était fantastique.

Les images que Lou tourne avec sa caméra, c'est un choix artistique ou c'est un moyen de pallier le manque d'autorisations ?

C'était pour avoir une narration interne. J'ai choisi d'observer mes acteurs avec ma caméra principale mais j'avais aussi envie de ce point de vue plus naturel. C'est une manière de pallier la comédie et de réussir à capturer l'essence de leur amitié.

C'est vrai qu'il y a une synergie incroyable entre eux. Quelles ont été les différentes étapes de casting pour en arriver là ?

Le casting s'est fait sur une année avec deux directeurs aux approches très différentes. Avec le premier, nous avons vu beaucoup de gens en mode « parle-moi de toi ». C'était un mélange de castings sauvages et d'écramage en agences. Après la pause de l'été qui m'a permis de prendre du recul, j'ai recommencé



avec un autre directeur de casting, coach de comédiens. Nous faisons des séances de travail parce qu'il était indispensable de voir la malléabilité de la personne. J'ai testé mes préférés en groupe parce que c'était très important pour moi de voir s'il y avait cohésion ou non. Mon choix final s'est fait une fois toutes les combinaisons testées !

C'est drôle car on a l'impression de les connaître tous...

Complètement ! C'est la raison pour laquelle je voulais faire un film choral. Tout le monde peut se retrouver, se remémorer un pote, une amoureuxse, une meilleure amie : l'identification est un vrai pouvoir au cinéma. Le rôle de Lou a été le plus difficile à trouver car c'est celui qui est le plus proche de moi. On est toujours plus exigeant avec ce qu'on veut donner de soi.

Comment les avez-vous préparés à ce voyage initiatique ?

Je n'ai pas eu besoin de les préparer ! Ils avaient très envie de le faire. J'avais besoin de comédiens avec la même énergie que moi, prêts à tout. Il ne fallait pas qu'ils aient peur de manquer de sommeil ou de dormir pliés en 4. Avant le tournage, je les ai emmenés en week-end à la campagne. Nous avons fait des parties de jeux de société, nous avons ri, parlé autour d'un verre... Le fait que je sois proche de leur âge m'a permis de les pousser à se confier. Mais ils n'ont pas eu besoin de moi très longtemps. La cohésion est venue naturellement.

Racontez-nous votre premier jour de tournage...

Nous avons commencé à tourner la dernière scène du film en Croatie car le festival de musique avait lieu à ce moment-là. Nous étions sur une plage, avec un grand soleil. C'était fantastique mais j'étais

très stressée, avec ma mère à mes côtés (la réalisatrice Lisa Azuelos). Elle était tiraillée entre son rôle de productrice et celui de maman. Puis la réalité du tournage m'a rattrapée : le vent, la tempête, l'eau glaciale alors que les comédiens devaient aller dans l'eau... Mais dès que l'assistant mise en scène et le chef opérateur sont venus me dire « alors on fait quoi ? », plus le droit de stresser. J'ai foncé.

C'est un tournage très particulier. Quelle était l'ambiance ?

Nous utilisons les mêmes trains pour tourner et pour voyager. Notre rythme était très perturbé. Parfois, nous tournions pendant 4 jours puis plus rien pendant deux jours. Nous étions sans cesse dépendants des événements extérieurs. C'est très contraignant. Mais le dénominateur commun de cette équipe, c'est la passion de ce métier et la diversité qu'il apporte. Voyager et tourner dans des trains, cela n'arrive pas tous les jours. Tout le monde éprouvait du plaisir même quand c'était compliqué.

Est-ce que le régime alimentaire était le même que dans le film ?

(Rires) Selon les endroits, oui ! Nous, Français, sommes très exigeants avec la nourriture alors que dans certains pays européens comme la Serbie ou la Croatie, les gens le sont beaucoup moins. On va dire que ce n'était pas toujours évident mais il me semble que personne n'a été malade !

Impossible de ne pas penser aux *Bronzés font du ski* lors de la scène chez le routier à Sofia...

Oui, les comédiens m'en ont beaucoup parlé. Je n'y avais même pas pensé ! L'idée de cette scène était de créer un moment magique. La chanson qu'on entend à ce moment-là est un chant traditionnel yougoslave interprété par ma grand-mère. Dans les pays de l'Est, la communion se fait beaucoup autour de l'alcool local. D'ailleurs les habitants nous en ont donné pour la suite du voyage !

Il vous reste un souvenir marquant et révélateur de cette solidarité au sein de votre équipe ?

Pour moi l'illustration de l'esprit de ce film, c'est la relation que j'ai eue avec mon chef opérateur sur une scène qu'on a tournée sur le trajet Paris-Berlin. C'est la scène du wagon bar. On se prépare sur le quai, on a nos caisses de matériel, on est une vingtaine. Le train arrive, c'est une connexion donc on monte vite. C'est un peu la cohue, on rentre tous dans le train, les portes se ferment et là, je réalise que le train est surbooké, que tous les voyageurs sont debout et qu'avec nos trentaines de caisses, on ne peut pas bouger. J'ai 5 heures de train pour tourner une scène primordiale. Je me dis que c'est impossible. Je mets 20 minutes à traverser quatre wagons pour arriver sur le décor et là, je vois mon chef-opérateur debout sur les sièges en train d'installer les projecteurs. Il me dit : « c'est bon je suis prêt à tourner ». Une demi-heure plus tard les comédiens sont arrivés et on a fait la scène. Chaque membre de cette équipe était animé par cette volonté de ne jamais se laisser abattre et de toujours trouver des solutions. Car nous n'avions pas le choix. C'était très fort.

Un moment de grâce ?

Tourner au festival Sonus en Croatie : c'était fantastique. J'aime les scènes de fête, c'est une énergie particulière pour les comédiens. D'ailleurs, je n'avais pas besoin de les diriger. Moi je m'occupais de la caméra et eux, ils faisaient la fête. Nous avons eu des conditions de tournage idylliques grâce au DJ Agoria qui nous a mis en relation avec le festival. Nous avons profité de tous les accès et des agents de sécurité. C'était exceptionnel d'avoir cette liberté de tournage et en même temps de pouvoir s'amuser. Danser en travaillant : c'est rare !

La bande-son a été soigneusement travaillée d'ailleurs. Parlez-nous du groupe espagnol HINDS qui joue dans le film...

L'un de mes amis du lycée, avec qui j'ai fait mon premier voyage Interrail, est parti faire ses études à Madrid. Là-bas, il m'a présenté l'une des filles du groupe HINDS. Quand on m'a parlé de collaboration musicale pour le film, j'ai tout de suite pensé à elle et son groupe. J'ai senti leur fulgurance et leur

énergie, ce truc « rock de garage des années 80 ». Il y a quelque chose de très « teenage » dans leur musique que j'aimais beaucoup. J'étais heureuse de pouvoir collaborer avec elle parce que c'est une rencontre de la vie.

Quel rôle a joué votre mère, Lisa Azuelos, sur ce film ?

Un rôle très important car c'est la première qui a cru en moi. Quand j'ai fait ce fameux voyage en Terrairil et que je lui ai dit « maman, il faut absolument en faire un film ! », c'est elle qui m'a poussée à l'écrire. J'avais 19 ans, je ne savais pas encore ce que je voulais faire de ma vie. Puis c'est elle qui m'a mise en contact avec mon producteur. Ce n'est pas du piston, juste une manière de dire : « j'ai quelqu'un avec un super projet, qui a besoin d'une personne autre que sa mère avec qui échanger ». Elle a cru en ce projet dès le début.

Les acteurs semblent embellis à la fin, comme sublimés par le voyage...

Et pourtant nous avons tourné cette scène de plage fin août, en tout début de tournage ! Je leur avais demandé de bronzer, de se laisser pousser les cheveux, la barbe pour les garçons. Je voulais créer ce changement visuel malgré le manque de maquillage-coiffure. Puis, au moment de tourner le début du film, ils ont tout coupé, et nous sommes repartis de zéro. Pour moi ce qui rend les personnages encore plus beaux, c'est qu'on s'attache à eux. Ils ont chacun leur charme. Il fallait qu'on les aime, c'était très important pour moi. J'ai beaucoup de mal à m'attacher à un personnage antipathique.

Vous avez gardé un souvenir du film ?

J'ai ramené des objets de tous les pays où nous sommes allés. Lorsque nous étions à Thessalonique en Grèce, je suis tombée sur une boutique qui vendait de vieux jouets en métal. J'y ai trouvé une petite rame de train, comme celle qu'on prenait.

Est-ce que ce voyage vous a fait grandir comme vos personnages ?

Oui forcément. Je me suis découvert une capacité à travailler avec des gens qui n'ont pas mon âge. C'est quelque chose que j'appréhendais beaucoup : j'étais la chef et en même temps, la plus jeune de l'équipe technique. J'ai appris à repousser mes limites. Je ne savais pas que j'étais capable de faire tant de choses...



PROFILS / PERSONNAGES



MALIK (CARL MALAPA)

Aime : les filles, faire la fête

Déteste : les problèmes

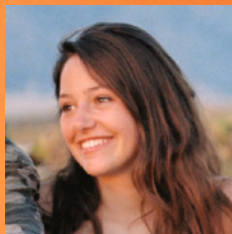
Carl : « Après 4 mois de casting, Carmen a finalement pris un autre comédien à ma place ! Puis, heureusement, j'ai été repêché. Mon point commun avec Malik ? Je fuis souvent les problèmes. Je suis un kiffeur, j'aime m'éclater. »

LOU (MARIE ZABUKOVEC)

Aime : la liberté

Déteste : l'avis des autres

Marie : « J'ai fait un an et demi de casting. On peut dire que je me suis accrochée ! (Rires). Lou est mon opposé. Dans la vie je suis très cash, parfois hystérique. Mais nous avons la même sensibilité. »



SOLAL (GUILLAUME ARNAULT)

Aime : séduire

Déteste : prendre les choses au sérieux

Guillaume : « Pour moi, ce film est un vrai hasard. J'ai tourné avec Carmen un court-métrage sur lequel elle était assistante. 4 ans plus tard, on se recroisait sur un festival et elle me parlait du personnage de Solal. En 3 semaines, je me retrouvais dans la bande. Comme Solal, je suis quelqu'un de très indépendant et sensible »



FIONA (MANON VALENTIN)

Aime : Solal

Déteste : les gens à la traine

Manon : « Je me suis retrouvée en deuxième partie de casting. J'ai passé des essais, seule, puis en groupe. Fiona est comme moi. Elle ne supporte pas l'hypocrisie. On se ressemble sur le fait que j'aime *leader*. Et je ne supporte pas les gens en retard ! »

THÉO (AMBROISE JAMES DI MAGGIO)

Aime : manger

Déteste : que ses parents prennent des décisions pour lui

Théo : « J'ai d'abord été casté pour le personnage de Paul, puis celui de Solal, et enfin celui de Théo. Théo me ressemble beaucoup, mais je crois que dans la vraie vie, je suis encore plus fou que lui. »



PAUL (ABRAHAM WAPLER)

Aime : ses potes

Déteste : les imprévus

Paul : « Je suis arrivé au début du casting. Au fur et à mesure, j'ai vu la bande se former. Paul est très proche de moi. Comme lui, j'ai connu le stress des études et l'excitation de se détacher de sa famille. »

COMÉDIENS

ENTRETIEN

Comment se préparer à un tournage si particulier ?

Marie : nous avons fait 9 mois de répétitions car nous savions que les conditions de travail allaient être très compliquées. Carmen mettait un point d'honneur à ce qu'on travaille énormément en amont. Je pense à une scène de dispute à la fin du film en Croatie. Il faisait très chaud quand on a tourné, la scène était très longue. Le travail de préparation nous a beaucoup aidés.

Abraham : l'improvisation avait sa place mais uniquement en répétition. Nous faisons des propositions qui sont restées dans le scénario final. Ambroise par exemple faisait de très belle phrases que Carmen a gardées.

Manon : au-delà des séances de groupe, Carmen a pris le temps de nous voir un par un. On parlait du personnage, on prenait des notes, on faisait notre sauce. On travaille tous différemment. Moi je m'étais amusée à écrire des détails dans un carnet pour me projeter et fabriquer mon personnage.

C'est un film de « première fois » pour beaucoup d'entre vous. Qu'est-ce que cela apporte ?

Abraham : c'est une énergie à part car tout le monde est à fond. A aucun moment nous avons ressenti le côté « débutant » et pourtant, beaucoup de techniciens étaient chefs de poste pour la première fois de leur vie.

Guillaume : Carmen savait exactement ce qu'elle voulait. Elle nous dirigeait de manière très précise. Elle connaît parfaitement la technique tout en étant dotée d'une grande écoute.

Parlez-nous des conditions de tournage extrêmes ?

Guillaume : nous avons vécu les vies de nos personnages. Nous tournions dans des toutes petites cabines de train qui pouvaient, avec des gens qui ne parlaient pas notre langue. C'était indispensable qu'on s'entraide.

Carl : parfois, il fallait tout changer à la dernière minute. Carmen devait réécrire les scènes dans l'urgence et nous, être à l'écoute les uns et des autres.

Ambroise : nous étions comme une famille qui part deux mois et demi en vacances. Quand il était l'heure de couper, on se retrouvait tous, on se racontait nos vies. On se mélangeait comédiens et techniciens.

Vos moments les plus forts ?

Ambroise : c'est un souvenir hors-caméra en Serbie. Manon et moi, nous avons marché pendant 1H30 pour arriver dans un bar qui allait fermer. Finalement on s'est retrouvé avec l'équipe technique et on est devenu amis avec les propriétaires. On était tous ensemble, c'était fabuleux.

Manon : le Sonus festival ! Nous tournions en *VIP backstage*, avec des tatouages partout. On s'ambiançait, on avait la patate, on était escorté. On a dansé pendant des heures sans se soucier de la camera.

Guillaume : Moi j'ai beaucoup aimé la scène de plage en Croatie, quand on doit mettre Malik dans l'eau. Nous étions censés courir et porter ce débile, mais c'était une plage de galets ! On se faisait mal aux pieds, on boitait, mais qu'est-ce qu'on rigolait. On a fini la journée dans l'eau tous ensemble face au coucher de soleil. C'était beau...

Marie : La Serbie, parce que c'était un pays très étrange, à la fois glauque et communautaire !

Un mot sur Carmen, la réalisatrice tout terrain ?

Abraham : Carmen, c'est Wonder Woman. Elle savait exactement comment s'adresser à chacun. Elle avait une idée très précise de ce qu'elle voulait raconter. Ce passage à l'âge adulte, elle a réussi à l'illustrer avec brio.

Ambroise : Carmen a 26 ans et des épaules incroyables pour porter et supporter 6 comédiens et des conditions de tournage difficiles. Elle est très douée.

Ce film vous a changés ?

Ambroise : oui...c'était à la fois des vacances et mon premier tournage. Quand je suis rentré à Paris, je me suis dit que je me prenais trop la tête. Je ne vois plus la vie de la même manière. Ce tournage nous a fait grandir.

Carl : ce qui est sûr, c'est qu'après un tournage comme celui-là, tu peux tout faire ! 1 mois et demi dans des conditions difficiles, ça forme !

Abraham : ce film, je m'en rappellerai toute ma vie...

FAST LANE

FIESTA OU PLAYA ?

Guillaume : Fiesta sur la playa !

BOITE DE NUIT OU BOITE DE CONSERVE ?

Carl : de nuit évidemment. J'aime trop la fête.

KEBAB OU SANDWICH ?

Ambroise : Pizza pasta. Le top.

COUCHETTE OU SIÈGE INCLINABLE ?

Manon : siège inclinable, la couchette j'ai toujours peur de tomber.

SELFIE OU PHOTO DE GROUPE ?

Abraham : Selfie et perche à selfie pour être tous ensemble dessus.

BFF OU BG ?

Marie : BG parce que Lou préfère les hommes à l'amitié !



AGORIA / COLLABORATEUR MUSICAL

ENTRETIEN

Comment un DJ se retrouve à prêter main forte sur un film ?

Il y a un an, je suis assis dans les gradins d'un match de foot avec le producteur de *Interrail* qui me parle d'un festival qu'il voulait filmer pour les besoins du film. Il se trouvait que je jouais dans ce festival l'été du tournage, donc je lui ai dit « si je peux aider, allons-y ! ». C'est de cette manière que nous nous sommes tous retrouvés au Sonus Festival en Croatie.

Qu'est-ce vous a plus dans le projet de Carmen ?

Au début, j'avais l'impression que *Interrail* était un film d'ado mais non : c'est un film transgénérationnel. Il y a peu d'œuvres qui parlent de ces voyages où l'on part faire le tour de l'Europe, pour aller s'éclater dans des festivals, rencontrer des gens, se rencontrer soi-même et se retrouver face à ses envies quand on a 16/18 ans. J'ai trouvé que le scénario était très bien écrit, authentique et bienveillant. Je pense que chaque personne qui verra le film se dira : « je l'ai vécu ». Pour moi aussi, les voyages ont été formateurs.

Vous avez gardé des souvenirs particuliers ?

Je me suis retrouvé à jouer dans un festival à 18 ans, en plein milieu d'un champ de maïs qui prenait feu, ou encore avec la police qui débarquait en plein set parce qu'il y avait un évadé de prison parmi la foule ! Il m'est arrivé des choses hallucinantes.

Quelles ont été les différentes étapes de travail avec Carmen ?

Nous avons déjeuné ensemble à Paris puis nous nous sommes directement retrouvés sur le tournage. Je suis tombé amoureux de Carmen, de son producteur et de sa mère Lisa Azuelos. Il y avait sur ce film une énergie familiale qui m'a touché. D'ailleurs Lisa est en train de tourner le clip de « Remedy », le morceau qui figure sur la B.O du film et sur mon prochain album. L'histoire se prolonge...

Qu'est-ce que le Sonus festival a de spécial ?

Tout le monde se mélange. Il y a des groupes de partout qui se retrouvent là-bas à la fin de l'été. C'est un festival avec un véritable esprit de communauté. Je le ressens quand j'y joue, les gens sont en transe, le cadre est dingue. La Croatie à cette époque est magnifique.

Complicé de tourner une scène de film dans un festival ?

Oui, c'est très compliqué. Nous avons eu de la chance car tout le monde nous a supportés, nous avons tous les accès et la sécurité. L'organisateur a été très conciliant. Le Sonus est l'un des meilleurs festivals de musique électro en Europe donc c'était un bonheur de tourner là-bas.

Racontez-nous le jour J...

Nous avons fait une petite réunion 15 minutes avant de tourner, placé les comédiens devant la scène et puis action, c'était parti ! Impossible de répéter. Moi j'étais en train de jouer devant 10 000 personnes, je ne pouvais pas tricher. C'était du direct, il ne fallait pas se louper. Quand j'ai vu que les comédiens s'éclataient, que tout le monde avait le « smile », je me suis dit « c'est bon, on tient la scène ». Carmen a réussi à saisir le *mood*, les regards.



C'est la première fois que vous collaborez à un projet cinéma ?

Non, je travaille beaucoup avec Jan Kounen et j'ai composé la B.O de *Go Fast* produit par Luc Besson. Je suis fan de cinéma.

Quelle est la différence entre composer des musiques pour son album et composer des musiques pour un film ?

Quand je compose ma musique, je le fais avant tout pour moi. Pour un film, je suis au service de quelqu'un d'autre. L'égo ne se situe pas au même endroit. On se met en retrait, on fait moins d'effets, d'envolées lyriques. C'est une mécanique très huilée. Travailler la musique et l'image, c'est complexe : il faut servir les personnages sans dénaturer qui l'on est. C'est une forme de schizophrénie !

Qu'est-ce qui vous plait dans cet exercice ?

Se mettre en danger, sortir de sa zone de confort. Chaque réalisateur est différent, certains ne savent pas immédiatement ce qu'ils veulent. Il faut être fin psychologue. « Remedy » était le morceau parfait pour le film de Carmen car il raconte l'histoire d'un voyage initiatique.

Carmen n'a pas choisi la facilité pour son premier film...

C'est vrai, ce film est un challenge. Maintenant, Carmen est capable de tout.

FICHE **ARTISTIQUE**

MARIE ZABUKOVEC
CARL MALAPA
MANON VALENTIN
GUILLAUME ARNAULT
ABRAHAM WAPLER
AMBROISE JAMES DIMAGGIO

LOU
MALIK
FIONA
SOLAL
PAUL
THÉO

FICHE **TECHNIQUE**

PRODUCTEUR
PRODUCTRICE
DIRECTION DE PRODUCTION
RÉALISATRICE
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR
SCRIPTTE
RÉGISSEUR GÉNÉRAL
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
CHEF OPÉRATEUR DU SON
ENSEMBLIER
CHEF COSTUMIER
CHEF ÉLECTRICIEN
CHEF MONTEUR

JULIEN SEUL / BIEN SÛR PRODUCTIONS
LISA AZUELOS / LOVE IS IN THE AIR
LOUISE KRIEGER
CARMEN ALESSANDRIN
BRUNO LAUREC
MANON VERDEIL
MAUD QUIFFET
PIERRE DEJON
DELPHINE MALAUSSENA
CLARA MALAPA
MATHIEU HENNIION
HADRIEN RICOL
BAPTISTE DRUOT